

Thomas de Quincey

Stewart le Marcheur

traduit par Liliane Abensour et Ann Grieve

C'était un homme d'un génie extraordinaire. Ceux qui ont écrit sur lui l'ont généralement traité de fou. Mais il s'agit là d'une erreur fondée essentiellement sur les titres de ses livres. C'était un homme à l'esprit fervent et aux aspirations sublimes ; mais il n'était point fou, ou s'il l'était, dans ce cas je déclare alors qu'il est souhaitable de l'être. Vers 1798 ou 1799, quand je devais avoir treize ou quatorze ans, Stewart le Marcheur se trouvait à Bath, où ma famille résidait à cette époque. Il fréquentait *le Pavillon des Eaux* et, me semble-t-il, tous les endroits publics, faisant les cent pas et répandant ses opinions philosophiques à droite et à gauche, tel un philosophe grec. Je le vis pour la première fois à un concert donné dans le Grand Salon : un de mes amis me le désigna comme un excentrique qui avait parcouru toute la surface habitée du globe. Je me souviens qu'à ce moment-là, Madame Mara chantait, et Stewart le Marcheur, qui était un vrai amateur de musique, comme je le découvris par la suite, était suspendu à son chant comme l'abeille à une fleur de jasmin. Son visage remarquable réunissait dans son expression la bienveillance et une tournure d'esprit philosophique. Ses exercices pédestres, s'ajoutant à un mode de vie frugal, l'avaient maintenu en si bonne forme, qu'il ne paraissait avoir guère plus de vingt-huit ans, bien qu'il eût à cette époque largement dépassé la quarantaine ; du moins, le visage dont j'ai gardé le souvenir pendant des années était-il celui d'un jeune homme. Près de dix ans plus tard, je fis sa connaissance. Entre-temps, j'avais trouvé à Bristol un de ses ouvrages, *Voyages pour découvrir la source du mouvement moral*, dont le deuxième tome s'intitule *L'Apocalypse de la Nature*. J'avais été grandement impressionné par les idées saines et originales sur les caractères nationaux à travers l'Europe qu'il présentait dans le premier volume. Il était en particulier le premier et, autant que je sache, le seul écrivain à souligner l'erreur profonde qui consiste à attribuer à la nation anglaise un caractère flegmatique. L'expression « flegme anglais » est constante chez les auteurs qui opposent les Anglais aux Français. En fait, la vérité est que, plus que toute autre nation, la nation anglaise a un fond de passion intense, et s'il nous faut recourir à cette vieille théorie des tempéraments, le caractère anglais doit être classé non pas dans la catégorie des *flegmatiques*, mais

des *mélancoliques*, et le français dans celle des *sanguins*. Le caractère d'une nation peut être déterminé de ce point de vue à partir de l'étude de sa langue idiomatique. Les Français, chez qui les formes les plus élémentaires de la passion sont constamment en ébullition en raison du caractère superficiel et peu profond de leurs sentiments, ont mis toutes les expressions de la passion au service de la vie ordinaire et triviale ; c'est pourquoi ils ne disposent d'aucun langage de la passion pour servir la poésie ou des circonstances où celui-ci serait requis, car il se trouve déjà affaibli du fait de son utilisation continuelle dans des cas où la passion n'est pas de mise. Mais un caractère plus passionné comporte en soi un critère immuable selon lequel il apprécie instinctivement chaque cas, et rejette le langage de la passion comme disproportionné et ridicule lorsque celui-ci n'est pas pleinement justifié. « Ah, Ciel ! » et « Oh, mon Dieu ! » sont chez nous des exclamations réservées si exclusivement à des situations d'extrême intérêt qu'en entendant même une femme — c'est-à-dire une personne appartenant au sexe le plus aisément excitable — prononcer de telles paroles, nous nous retournons en nous attendant à voir son enfant exposé à une situation de danger. Mais en France, toutes les femmes s'écrient « Ah ciel ! » et « Oh mon Dieu ! »¹, pour peu qu'une souris coure à travers le plancher. Les gens irréfléchis et les ignorants continuent cependant de classer le caractère anglais dans la catégorie des tempéraments flegmatiques, alors que le philosophe reconnaîtra qu'il se situe à l'antipode. Bien qu'exprimée et illustrée différemment, l'opinion de Stewart le Marcheur sur le caractère anglais en arrivera à cette conclusion, comme on le verra ; et son opinion nous est particulièrement précieuse, d'abord et surtout parce qu'il était philosophe et, en second lieu, parce que sa connaissance des hommes, tant civilisés que non civilisés, quelles que fussent leurs particularités nationales, était absolument sans égale. Cependant telle ou telle de ses opinions était exprimée dans une langue qui, prise dans son acception littérale, paraissait le plus souvent insensée ou absurde. En vérité, son commerce prolongé avec des nations étrangères avait communiqué à son expression un tour hybride : dans certains de ses ouvrages, par exemple, il utilise régulièrement le mot français « hélas ! » au lieu de l'anglais « alas ! », sans être en apparence le moins du monde conscient de son erreur. Il avait également la singulière habitude de discourir métaphysiquement contre la métaphysique. Cela n'était pas pour me séduire, moi qui étais plongé depuis mon plus jeune âge dans les rêveries métaphysiques, pas plus que ne pouvait plaire à mon goût de l'érudition la forme erronée de son expression. Toutes les raisons de mon dégoût, cependant, cédaient devant le sentiment que j'avais de ses puissants mérites ; et comme je l'ai dit, je recherchai sa compagnie. En venant d'Oxford à Londres, vers 1807 ou 1808, je m'enquis

1. En français dans le texte.

de lui et découvris qu'il avait l'habitude de lire les journaux dans un café à Piccadily. Comprenant qu'il était pauvre, je pensai qu'il ne souhaitait peut-être pas recevoir chez lui, et le cherchai dans le café. C'est là que je pris la liberté de me présenter à lui. Il m'accueillit poliment et m'invita à me rendre à son domicile qui se trouvait alors dans Sherrard Street, Golden Square, une rue déjà gravée dans ma mémoire. Je fus très frappé par l'éloquence de sa conversation ; et je découvris plus tard que Wordsworth, qui était lui-même un homme des plus éloquents, l'avait également remarquée lorsqu'il l'avait rencontré à Paris, entre les années 1790 et 1792, dans les débuts de la tourmente révolutionnaire. Je lui rendis fréquemment visite à Sherrard Street et pris des notes sur les conversations que j'eus avec lui sur divers sujets. Je dois encore les avoir quelque part et voudrais pouvoir les introduire ici car elles intéresseraient le lecteur. De temps à autre, dans nos conversations comme dans ses livres, il introduisait quelques allusions à son histoire personnelle. Je me souviens, en particulier, qu'il me raconta qu'il avait été fait prisonnier par Hyder dans les Indes orientales, qu'il s'était enfui non sans difficulté, et qu'employé en tant que secrétaire ou interprète au service d'un des princes indigènes, il avait accumulé une petite fortune. Elle avait dû à cette époque être trop réduite, je le crains, pour lui offrir même le bien-être d'un philosophe, car une partie investie dans des fonds français avait été confisquée. J'étais attristé de voir un homme d'un si grand talent, aux manières si distinguées, aux habitudes si raffinées et, qui plus est, atteint de surdité, souffrir manifestement de tant de privations ; et lorsqu'une occasion propice se présenta, je pris la liberté de le prier de me laisser lui envoyer quelques livres qu'il avait en passant regretté de ne point avoir en sa possession, car j'étais alors à l'apogée de ma prospérité. Cependant, il déclina mon offre avec fermeté et dignité, mais sans désobligeance. Et je le mentionne maintenant, car je l'ai vu accusé dans des écrits d'être égoïstement tourné vers son seul intérêt pécuniaire. Il m'apparut au contraire comme un homme large et généreux, et je me souviens fort bien, alors même qu'il refusait de recevoir quoi que ce soit pour lui-même, qu'il m'obligea d'accepter en cadeau tous les livres qu'il avait publiés au cours de notre relation. J'ai retrouvé récemment, parmi d'autres livres laissés à Londres, deux d'entre eux, *La Lyre d'Apollon* et le *Sophiomètre*, corrigés de sa main ainsi que d'autres qu'il m'avait envoyés dans le Westmoreland. En 1809, je le vis souvent. Il se trouve que j'étais à Londres au printemps de cette année-là, et le texte de Wordsworth sur la Convention de Cintra étant alors chez l'imprimeur, j'en supervisais la publication et y ajoutai à sa demande une longue note sur la politique espagnole, publiée en appendice. L'opinion que j'exprimais dans cette note quant au caractère espagnol, particulièrement calomnié à cette époque en raison de la retraite à La Corogne alors présente dans tous les esprits, et surtout le mépris que j'affichais envers le culte porté aux Français pour leurs prouesses militaires — culte si déshono-

rant à notre égard et si pervers dans ses conséquences, qui était alors à son comble et ne retomba, en fait, qu'avec les campagnes de 1814 et 1815 — s'avérèrent coïncider avec les convictions politiques de M. Stewart sur les points qui, à cette époque, suscitaient le plus d'opposition. C'est en 1812, je crois, que je le vis pour la dernière fois et d'ailleurs, le jour où je me séparai de lui, j'eus la preuve personnelle et amusante de cette ubiquité que lui prêtait un auteur plein d'esprit dans le *London Magazine*. Je le vis près de Somerset House et le quittai en lui disant que je partais le soir même pour le Westmoreland. De là, je me rendis par le plus court chemin (c'est-à-dire par Moor Street, dans Soho, car je connais fort bien de nombreux quartiers à Londres) vers un point qui m'amenait nécessairement à Tottenham Court Road. Je ne m'arrêtai nulle part et marchai d'un bon pas. Il advint pourtant que dans Tottenham Court Road, je ne fus pas dépassé par Stewart le Marcheur — ce qui aurait été tout à fait compréhensible — mais que je le rattrapai. Assurément, il devait y avoir à Londres, comme le prétend notre auteur, trois Stewart. Quant à lui, il ne sembla nullement surpris mais il m'expliqua qu'il y avait quelque part dans le voisinage de Tottenham Court Road un petit théâtre qui présentait un spectacle de danse, et parfois de chant, et qu'il lui arrivait de partager souvent ses soirées entre celui-ci et le café voisin. Il semble qu'en dépit de sa surdité, il entendait le chant. C'est dans cette rue que je pris définitivement congé de lui. Anticipant alors à juste titre qu'il en serait ainsi, je suivis du regard son chapeau blanc au moment où il disparaissait, et m'écriai : « Adieu, ô toi le plus égaré et le plus éloquent des hommes ! Jamais plus je ne te reverrai. » A ce moment-là, je n'avais pas l'intention de revenir à Londres avant quelques années ; or, je m'y trouvai pour un long séjour en 1814 ; j'appris alors, à ma grande satisfaction, que Stewart le Marcheur avait récupéré de la Compagnie des Indes orientales une somme considérable, d'environ, je crois, quatorze mille livres ; et, selon le résumé du mémoire de son parent donné par le *London Magazine*, j'ai depuis appris qu'il avait sagement consacré cet argent à l'établissement d'une pension annuelle, et qu'il « s'obstina à vivre » bien trop longtemps pour la tranquillité du bureau des pensions. C'est le sort de toutes les compagnies, qu'elles soient orientales ou occidentales, et de tous les bureaux de pension dont les intérêts sont contraires à celui des philosophes !

En 1814 cependant, à mon grand regret, je ne le revis point, car je prenais alors une grande quantité d'opium et ne réussissais jamais à sortir assez tôt pour rendre visite à un philosophe si matinal ; et d'après ce qu'il m'avait auparavant décrit de ses habitudes, j'en étais venu à la conclusion que le soir, il devait en général être sorti. Il semble cependant que par la suite, il entretint chez lui des *conversazione* et ne se rendit pas si souvent au théâtre. Je tiens d'un de mes frères qui, à un moment donné, occupa un logement dans la même maison que lui, que sur d'autres points, il ne s'écarta pas dans sa prospérité du tour philosophique qu'il avait donné à sa vie. Il

ne réduisit en rien sa pratique péripatéticienne, et il se rendait dûment le matin, comme il l'avait fait au cours des années précédentes, à Saint James's Park, où il restait assis, en transe, plongé dans une rêverie au milieu des vaches, respirant leur souffle parfumé, et poursuivant ses spéculations philosophiques. Il avait également fait l'acquisition d'un ou de plusieurs orgues avec lesquels il apaisait sa solitude et se distrayait des pensées importunes, s'il lui arrivait d'en avoir.

Il convient de lire les œuvres de Stewart le Marcheur avec une certaine indulgence ; les titres en sont généralement trop recherchés et ambitieux, et quelque peu extravagants ; comme je l'ai déjà dit, la composition en est lâche et imprécise ; les doctrines en sont parfois audacieuses, imprudemment formulées, sur un ton trop soutenu et affirmé pour le goût de nos moralistes modernes à la sensibilité efféminée. Mais Stewart le Marcheur était homme à penser noblement de la nature humaine : il écrivait donc parfois, porté par l'esprit et l'indignation d'un prophète antique s'élevant contre les oppresseurs et les démolisseurs de notre temps. Je me souviens en particulier que, dans un ou plusieurs des pamphlets que je reçus de lui à Grasmere, il utilisait à propos du tyrannicide — distinguant entre les cas légitimes et les autres — des termes qui semblaient, à Wordsworth comme à moi-même, dignes en tous points d'un philosophe ; mais, à en juger par la façon dont le sujet était traité à la Chambre des Communes qui en débattait de temps à autre à cette époque, il était clair que sa doctrine ne convenait point à la moralité relâchée et luxurieuse du moment. Comme tous les hommes qui pensent noblement de la nature humaine, Stewart le Marcheur mettait en elle tous ses espoirs. A certains égards, ceux-ci étaient fondés ; à d'autres, ils reposaient trop souvent sur des spéculations métaphysiques intenable et qui ne satisfaisaient que lui, tant ses recherches dans cette voie se créaient et s'organisaient à partir d'elles-mêmes. Il ne comptait que sur la force innée de son esprit ; mais pour ce qui est des questions que la sagesse et la philosophie de chaque époque, s'étayant les unes les autres, n'ont pas été à même de résoudre, aucun esprit, aussi fort soit-il, ne peut s'autoriser à construire seul. Sur bien des sujets, il heurtait le sentiment religieux tel qu'il existe surtout dans les esprits non philosophiques : il défendait une sorte de spinozisme brut et non scientifique qu'il exprimait grossièrement, et de la façon la plus susceptible de choquer. Et en vérité, il n'est pas de meilleure preuve de l'obscurité complète dans laquelle ses œuvres se sont enfoncées, que le fait qu'elles aient toutes échappé à des poursuites. Il se permit également de considérer avec trop de légèreté et d'indulgence l'affligeant spectacle de la prostitution féminine telle qu'elle existe à Londres et dans toutes les grandes villes. C'est là le seul point sur lequel j'étais disposé à lui chercher querelle, car je ne pouvais y voir qu'une tare de la nature humaine plus grave encore que le commerce des esclaves, ou que toute misère que le soleil contemple. Je le lui disais souvent, et ajoutais que j'avais peine à comprendre comment un

philosophe pouvait se permettre de considérer la prostitution comme faisant tout simplement partie de l'équipage de la vie civile et non moins raisonnablement, comme un élément de l'institution ou du décor d'une grande ville, au même titre que les services de police, l'éclairage ou les journaux. Cependant, mis à part ce seul exemple de ce qui pourrait être une soumission à l'esprit brutal du monde, sur tous les autres sujets, il était éminemment candide, enfantin, naïf, et droit. Il ne flattait personne ; même lorsqu'il s'adresse aux nations, il est presque comique de voir combien il fait inmanquablement précéder ses conseils de franches vérités, exprimées de manière si provocante qu'elles ne peuvent aller qu'à l'encontre de ses intentions, à supposer que celles-ci aient par ailleurs quelque chance de se réaliser. Par exemple, en s'adressant à l'Amérique, il commence ainsi : « Peuple d'Amérique ! Depuis votre séparation de la mère-patrie, votre caractère moral a perdu de son énergie dans la pensée et le raisonnement ; c'est le résultat d'une absence d'association et de relation avec les officiers et les marchands britanniques : vous n'avez aucun discernement moral pour faire la distinction entre le pouvoir protecteur de l'Angleterre et le pouvoir destructeur de la France. » Et sa lettre à la nation irlandaise commence de cette manière plaisante et conciliatrice : « Peuple d'Irlande ! Je m'adresse à vous en tant que philosophe de la nature, alors que je prévois le malheur perpétuel que préparent votre caractère irréfléchi et votre absence totale de discernement moral... » etc. La deuxième phrase commence ainsi : « De façon sacrilège, vous arrêtez le bras du pays qui vous a engendrés, combattant la cause de l'homme et de la nature, alors que le triomphe du mal sous la forme de la terreur policière française signerait votre extermination immédiate. » Et la lettre se termine ainsi : « Je ne vois qu'une seule et terrible possibilité, à savoir que l'Irlande deviendra un éternel volcan moral, menaçant le monde de destruction, si l'instruction et l'éducation de la pensée et du raisonnement ne parviennent pas à engendrer la faculté de discernement moral au sein d'une très large classe de la population qui déteste la paix civile, tout comme les marins abhorrent le calme naturel de la mer, et à fonder des droits civiques qui ne puissent pas servir de prétexte aux conflits dans lesquels ils se complaisent. » De même qu'il s'adressait aux autres en toute liberté et avec hardiesse, il parlait de lui avec fierté. A la page 313 de la *Harpe d'Apollon*, dans une comparaison entre lui-même et Socrate, — dans laquelle naturellement il se donne la préférence — il dépeint la *Harpe*... comme « cette œuvre incomparable de l'énergie humaine ». Page 315, il l'appelle « cette œuvre stupéfiante », et plus loin sur la même page, il dit « j'ai été renvoyé de l'école, à l'âge de quinze ans, pris pour un âne ou un cancre, parce que je me refusais à farcir ma mémoire de toutes les sottises de l'érudition et du savoir ; et si les générations futures découvrent dans cette œuvre les forces incomparables du génie, cela prouvera ma doctrine la plus importante selon laquelle les forces de l'entendement humain doivent être développées par l'éducation de la pensée et du raisonnement, grâce à l'étude de la pensée morale et non des arts et de la science ». Ou encore, page 225 de son

Sophiomètre, il dit : « La suprême pensée qui hante mon esprit sans relâche est une question que je me pose à moi-même, à savoir si au moment de la dissolution de ma personne par la mort, j'aurai communiqué toutes les découvertes que mon esprit unique détient dans la grande science maîtresse de l'homme et de la nature. » A la page suivante, il affirme l'avoir fait, à l'exception d'une seule vérité, concernant « l'énergie latente, physique et morale, de la nature humaine telle qu'elle existe dans le peuple britannique. » Mais en cela, assurément il s'accusait sans raison, car, à ma connaissance, il n'a jamais manqué dans chacun de ses nombreux ouvrages, d'insister sur ce thème des millions de fois. Un autre exemple au moins de cette admirable estime de soi apparaît dans le fait qu'il se présente sur la page de titre de plusieurs de ses ouvrages, comme « John Stewart, le seul homme de la Nature que le monde ait jamais produit ¹ ».

Je crains, au point où nous en sommes, que le lecteur en vienne à soupçonner qu'il était fou, et certainement, tout bien considéré, il devait l'être lorsque le vent soufflait nord nord-est ; car qui d'autre, si ce n'est Stewart le Marcheur, a jamais daté ses livres selon un calcul partant non de la Création, du Déluge ou de Nabonassar, ou *ab urbe condita*, ou encore de l'Hégire, mais d'eux-mêmes, du jour de leur publication qui marque le début d'une grande ère dans l'histoire de l'humanité, à côté de laquelle toutes les autres paraissent frivoles et sans pertinence ? Ainsi, dans un de ses livres qu'il me donna en 1812, et qui fut probablement publié cette année-là, je découvre qu'il raconte incidemment à propos de lui-même qu'il avait « atteint à ce moment-là l'âge de soixante-trois ans, jouissant d'une bonne santé due à la tempérance et à la quiétude d'un esprit détaché de tous les vices de l'humanité, parce que ma connaissance de la vie m'a permis de placer mon bonheur au-delà de tout contact avec les folies et les passions des autres hommes, évitant tout lien familial et toute poursuite ambitieuse du profit, de la renommée ou du pouvoir ». A la lecture de ce passage, j'étais désireux d'en préciser la date, mais tournant la page de titre, je découvris qu'elle était mystérieusement mentionnée ainsi : « Sept millièmè année de l'Histoire Astronomique et premier jour de la Vie Intellectuelle ou du Monde Moral, à dater de l'ère de cet ouvrage. » Un autre léger indice de folie se manifeste dans l'idée, qui hantait obstinément son esprit, selon laquelle tous les rois et les souverains de la terre se ligueraient à chaque époque contre ses ouvrages et les pourchasseraient pour les détruire avec le même acharnement qu'Hérode massacrant les innocents de Bethléem. Sur ces considérations, craignant que de leur bras long, ces méchants princes puissent les intercepter avant qu'ils n'atteignent tel lointain stewartien ou son précurseur à qui ils étaient prin-

1. A Bath, on le surnommait l'« Enfant de la Nature », ce qui provenait du fait qu'il opposait, à chaque occasion, l'homme réel dont nous avons l'expérience à l'homme idéal ou stewartien qui pourrait apparaître dans des myriades d'années et auquel il donnait le nom d'« Enfant de la Nature ».

cipalement destinés, il recommandait à tous ceux qu’animerait le sentiment de leur importance d’en enterrer un ou plusieurs exemplaires, bien à l’abri de l’humidité etc., à une profondeur de sept ou huit pieds au-dessous de la surface de la terre, et d’en communiquer l’information sur leur lit de mort à quelques amis sûrs qui, à leur tour, devraient transmettre cette tradition à quelques personnes discrètes de la génération suivante ; et ainsi, quand bien même la vérité ne serait pas divulguée pendant de nombreux siècles, le fait de savoir qu’elle se trouvait enfouie en divers points de tel ou tel continent, dans des lieux secrets sur le Mont Caucase, dans les sables de Biledulgerid, dans des cachettes au cœur des forêts d’Amérique, et devait resurgir quelques siècles plus tard, végéter et fructifier pour le plus grand profit universel de l’homme, ce fait du moins devait être transmis de bouche à oreille, de génération en génération ; et pour défier les myriades de rois partant en croisade contre lui, Stewart le Marcheur, par l’intermédiaire d’une longue suite de lampadophores¹, devait étendre l’influence de ses écrits jusqu’à cet enfant de la nature qu’il devinait confusément à travers la perspective de nombreux siècles. Si c’était là de la folie, elle me semblait toucher au sublime, et je l’assurai de mon appui contre les rois, lui promettant d’enterrer *La Harpe d’Apollon* dans mon verger de Grasmere, au pied du mont Fairfield, *l’Apocalypse de la Nature* dans une des criques de Helvellyn, et plusieurs autres œuvres dans différents endroits qui m’étaient familiers. Il accepta mon offre avec gratitude, mais il me fit alors savoir qu’il comptait sur mon aide pour un service d’une importance plus grande encore : au cours des nombreux siècles qui s’écouleraient probablement entre le moment présent et celui où ses ouvrages parviendraient à destination, il craignait que la langue anglaise elle-même ne dépérisse. « Non !, lui dis-je, pareille chose n’était guère probable, vu sa large diffusion et le fait qu’elle était maintenant transplantée sur tous les continents de notre planète, je parierais en faveur de la langue anglaise contre toute autre sur notre terre ». Il était cependant convaincu que le latin était destiné à survivre à toutes les autres langues et devait devenir la langue éternelle autant qu’universelle ; et son désir était donc que je traduise dans cette langue ses ouvrages, ou une partie du moins². Je le

1. λαμπροφορός : porteurs de lampe ou de torche, participants divers d’un obscur jeu grec. Le seul élément que nous en connaissons de nos jours, est qu’en courant, ils se passaient une torche allumée, dans des conditions qui, à part le fait de maintenir la torche allumée, ne s’expliquent que très imparfaitement. Mais déjà cette caractéristique du jeu, sans autre détail, permet aux participants de représenter symboliquement ceux qui, de génération en génération, transmettent les traditions d’un savoir accumulé.

2. Je ne savais pas, avant d’écrire ce passage, que Stewart le Marcheur avait publiquement fait cette demande trois ans avant de me la présenter : en ouvrant *La Harpe d’Apollon*, je viens par hasard de tomber sur le passage suivant : « Cette œuvre étonnante est destinée, je le crains, à connaître le même sort que l’aloès, qui perd sa tige dès qu’il fleurit. Au premier épanouissement, la raison est menacée de perdre à la fois la tige qui la porte et le sol qui la nourrit, car si le tyran révolutionnaire devait triompher, il détruirait tous les livres anglais et les forces vives de la pensée. Je conjure mes lecteurs de traduire cette œuvre en latin et de l’enfouir dans le sol, en ne communiquant la cachette aux hommes de la nature que sur leur lit de mort. »

Sur la page de titre de cette œuvre, j’apprends incidemment que « la septième année de l’Histoire astronomique », provient du calendrier chinois et correspond, comme je l’avais pensé, à l’an 1812 de notre ère.

lui promis et formai sérieusement le dessein de traduire en latin à mes heures perdues un choix de passages qui présenteraient un résumé de sa philosophie. Ceci rendrait service à tous ceux qui souhaiteraient trouver un condensé de ses opinions singulières, débarrassées des étrangetés de sa singulière diction, et réduites sous un petit volume à partir du grand nombre de livres à travers lesquels elles sont pour le moment dispersées. Cependant, comme plusieurs de mes projets, celui-ci ne fut pas réalisé.

Tout bien considéré, si Stewart le Marcheur était vraiment fou, il l'était d'une manière qui n'affectait ni son génie naturel ni son éloquence, mais qui, au contraire, les exaltait. Cette ancienne maxime qui veut que « s'allient folie et grands esprits », maxime de Dryden et aussi dicton populaire, je l'ai entendu disputer par MM. Coleridge et Wordsworth qui soutiennent que les fous sont les plus sots et les plus assommants des hommes. Dans leur ensemble, je crois qu'ils le sont en effet. Mais, je dois m'élever contre l'autorité de MM. Coleridge et Wordsworth et établir des distinctions. Lorsque la folie est liée, comme elle l'est souvent, à quelque malheureux dérangement de l'estomac, ou du foie etc., et attaque le principe de la vie de plaisir qui siège manifestement dans les organes centraux du corps (c'est-à-dire l'estomac et l'appareil qui lui est lié), elle ne peut alors que conduire à une souffrance perpétuelle et à un égarement de la pensée ; dans ce cas, le patient sera souvent ennuyeux et incohérent. Quiconque n'a pas connu de grands troubles dans ces organes, n'a guère conscience du caractère indispensable au processus de la pensée de ces influx momentanés de sensations agréables provenant des mécanismes réguliers de la vie dans sa fonction primaire ; en fait, tant que le plaisir n'a pas été retiré ou obscurci, les gens pour la plupart ne se rendent pas compte qu'ils éprouvent effectivement du plaisir provenant du juste fonctionnement de la grande machinerie centrale du système : se déroulant en un cours ininterrompu, le plaisir échappe tout autant à la conscience que l'acte de respirer ; l'enfant, à l'âge le plus heureux de son existence, ne sait absolument pas qu'il est heureux. Et en général, tout degré normal de la sensation présente, quel qu'il soit, n'est jamais mis au compte du bonheur par les gens sans réflexion (c'est-à-dire par 99 % des gens) : il ne s'accompagne jamais d'un signe positif, comme égal à $+x$, mais simplement comme $= 0$. Et les hommes commencent à prendre conscience qu'il s'agissait en effet d'une quantité positive lorsqu'ils l'ont perdu, c'est-à-dire qu'il est passé à $-x$. Entre-temps, le doux plaisir qui provient des processus vitaux, bien qu'il ne soit pas représenté à la conscience, est immanent dans chacun de nos actes, de nos impulsions, de nos mouvements, de nos paroles et de nos pensées ; et le philosophe voit que les imbéciles sont dans un état de plaisir, bien qu'eux-mêmes ne puissent s'en rendre compte. Je prétends alors que la folie, lorsque ce principe de plaisir n'est pas attaqué, n'est souvent guère plus qu'un enthousiasme porté au plus haut de l'exaltation ; les esprits animaux sont exubérants et en excès ; et le fou devient, s'il est par ailleurs un homme de talent et de savoir, le meilleur des compagnons. J'en ai rencontré

plusieurs, et j'en appelle au témoignage de mon brillant ami, le professeur Wilson d'Edimbourg, qui n'est pas homme à tolérer chez quiconque la bêtise, et qui se trouve être lui-même l'idéal du délicieux compagnon, pour nous dire s'il a jamais rencontré personne plus amusante que le fou qui prit en notre compagnie une chaise de poste de Penrith à Carlisle, il y a bien des années, lorsque nous nous hâtions, avec la précipitation de criminels en fuite, pour attraper la malle-poste d'Edimbourg. Sa fantaisie, son extravagance et ses attaques furieuses contre Sir Isaac Newton, comme les dîners de Platon, nous revigorèrent non seulement ce jour-là, mais chaque fois que cela nous revenait à l'esprit ; et nous fûmes tous deux très affligés d'apprendre un peu plus tard, par un homme de Cambridge, qu'il avait rencontré notre brillant ami dans une voiture, sous l'escorte d'un garde brutal. Cette forme de folie, si l'on peut dire, était celle de Stewart le Marcheur : sa santé était parfaite, son humeur aussi légère et exubérante que celle d'un oiseau au printemps, son esprit peu troublé par de pénibles pensées, en paix avec lui-même. Ainsi, s'il n'était pas un compagnon amusant, c'est que le tour philosophique de ses pensées lui ajoutait quelque chose. Il ne communiquait ni faits ni anecdotes, et ne se prévalait que rarement dans sa conversation de tout ce qu'il avait vu dans les vastes étendues parcourues dans ses voyages. Je ne me souviens pas, à présent, de l'avoir jamais entendu faire allusion à ses propres voyages au cours de ses conversations avec moi, sauf pour contrecarrer par un argument fondé sur sa grande expérience personnelle, une opinion contraire exprimée par de nombreux voyageurs pressés et peu judicieux, dont il pensait qu'elle faisait injure à la nature humaine ; la sienne était la suivante, à savoir qu'au cours de ses innombrables rencontres avec des tribus non civilisées, il n'en avait jamais trouvé d'assez féroces et d'assez brutales pour s'attaquer à un homme sans armes et sans défense qui pouvait leur faire comprendre qu'il s'en remettait à leur hospitalité et à leur longanimité.

Dans l'ensemble, Stewart le Marcheur était un visionnaire sublime. Il avait été témoin de bien des choses chez les hommes et avait beaucoup souffert ; pas assez cependant pour que s'en trouvât émoussé le caractère généreux de sa sympathie pour les souffrances d'autrui. Son esprit était le miroir de l'univers sensible, de l'ensemble de cette grande vision qui avait défilé rapidement devant ses yeux en ce monde, les armées de Hyder Ali et de son fils Tippoo, avec son cortège oriental et barbare, la grandeur civique de l'Angleterre, les vastes déserts de l'Asie et de l'Amérique, les immenses capitales de l'Europe, Londres et son éternelle agitation, avec le flux et le reflux incessants de son « cœur puissant », Paris secoué par les affres farouches des convulsions révolutionnaires, les silences de la Laponie et les forêts solitaires du Canada, ainsi que la vie fourmillante des zones torrides, et les souvenirs innombrables des joies et des douleurs individuelles qu'il avait partagées par sympathie — tout cela s'étendait comme une carte sous ses yeux, comme éternellement présent à sa vue, de sorte qu'il n'avait point le loisir, dans

la contemplation de cet ensemble prodigieux, d'en détacher les parties ni d'occuper son esprit à des détails. D'où, la monotonie que les gens frivoles et inconséquents auraient trouvée à sa conversation. Moi, cependant, qui par les hasards de l'expérience suis qualifié pour parler de lui, je dois déclarer qu'il était un homme d'un immense génie et, pour ce qui est de sa conversation, d'une grande éloquence. Que ces qualités n'aient pas été connues et appréciées était dû à deux inconvénients : l'un tenait à son éducation imparfaite, l'autre à sa forme d'esprit singulière. Le premier, comme feu M. Shelley, il possédait un vague et bel enthousiasme et des aspirations élevées à l'égard de la nature humaine en général et de ses espoirs, et comme lui, il s'efforçait de donner à ces sentiments une constance, une direction uniforme et un but intelligible en leur appliquant un système de pensées philosophiques. Mais malheureusement, le système philosophique de l'un et de l'autre était si loin de soutenir leurs idées et les élans de leur enthousiasme, que par certains côtés il était infondé, incohérent ou inintelligible, de même que, par d'autres, il tendait vers des résultats moraux qu'ils auraient été eux-mêmes les premiers à fuir, s'ils les avaient prévus, comme contraires au but même qui avait présidé à la naissance de leur système. De là vient que, en maintenant leur propre système, ils se trouvaient parfois péniblement empêtrés dans des théories pernicieuses et dégradantes pour la nature humaine. Elles étaient la conséquence inévitable de la *πρῶτον ψεῦδος*¹ dans leurs spéculations, mais elles leur étaient évidemment reprochées par ceux qui lisaient superficiellement leurs livres, comme étant des opinions qu'ils se croyaient tenus d'accepter, non pas simplement par besoin de cohérence, mais auxquelles ils apportaient tout le poids de leur sanction et de leur approbation comme à autant de principes moteurs dans leur système. L'autre inconvénient dont souffrait Stewart le Marcheur était le suivant : c'était un homme de génie mais pas de talent, du moins son génie était-il sans commune mesure avec son talent et manquait, si l'on peut dire, d'un organe pour s'exprimer, de sorte que ses pensées les plus originales étaient livrées à l'état brut, imparfaites, obscures, à demi-développées, et ne pouvaient être présentées à un public populaire. De cela, il était lui-même partiellement conscient, et bien qu'il prétende toujours posséder une profonde intuition de la nature humaine, il s'accuse cependant, avec une égale candeur, d'être stupide comme un âne, borné et sans talent. Il avait une intelligence disproportionnée et tenait ainsi du monstre, il convient de l'ajouter à la longue liste des esprits originaux considérés avec pitié et mépris par des hommes de talent ordinaire et dont les facultés intellectuelles, bien que mille fois inférieures, étaient cependant plus malléables, plus conscientes, et empruntaient des voies mieux adaptées à la compréhension et aux usages ordinaires.

1. *πρῶτον ψεῦδος* le premier (ou principal) mensonge.